

Lettre de Wavreumont

Périodique trimestriel

N° 144

Octobre-novembre-décembre 2017

Éditeur responsable : Renaud Thon, Monastère de Wavreumont, B-4970 Stavelot

Bien chers amis,

"Aujourd'hui, nous avons vu des choses extraordinaires." Si nous posons les yeux du cœur sur la banalité du quotidien, en méditant le mystère de Noël, nous pouvons en vérité reprendre ces mots de l'évangile de Luc : "Aujourd'hui, nous avons vu des choses extraordinaires." Car, dans la succession des jours et des nuits, dans le grouillement des humains vaquant à leurs occupations, dans le jeu des enfants et les conflits de pouvoir des adultes, le Dieu qui parle et qu'on attendait depuis si longtemps, descend pour revêtir un cœur qui bat, une respiration qui rythme la vie, un regard qui en cherche un autre. Aujourd'hui, nous croyons l'incroyable : le Dieu créateur, transcendant, inaccessible se laisse tomber sur la paille d'une étable... Plus merveilleux encore, en son Fils, Dieu vient naître en nous, maintenant.

"Aujourd'hui, nous avons vu des choses extraordinaires." Nous pouvons donc reprendre ces mots qui pourtant évoquent une autre descente : celle du paralysé qu'on ne pouvait amener à Jésus tant il y avait de monde autour de lui et que quatre hommes munis de cordes ont fait descendre du toit de la maison, après en avoir écarté les tuiles.

Depuis que Dieu s'est incarné, nous pouvons descendre vers lui ; il nous attend plus bas, là où on ne pensait pas pouvoir le rencontrer, là où notre misère et nos limites se bousculent et nous empêchent d'entrer. Il convient alors de surmonter nos soucis, nos débats, nos opinions, nos maladies et nos contradictions pour le rejoindre dans le silence de l'être, au fondement de notre existence. En suivant l'enfant qui vient de naître, nous apprendrons à aimer le Père, jour après jour, jusqu'au sommet de la croix, là où Dieu ne sera jamais davantage aimé que par le Christ.

À Noël, nous accueillons cet enfant "pour le meilleur et au-delà du pire", comme l'écrit Christian de Chergé. Et pour nous humains, le pire, c'est souvent la mort avec son cortège de violence, de souffrance et de misère. Même là, le petit Yeshouah, enveloppé de bandelettes et déposé dans le bois de la mangeoire, est venu nous précéder et nous ouvrir toutes les portes scellées, y compris l'ultime verrou de la mort. Alors, même quand nous voyons le cercueil d'un être aimé, enlacé de cordes, descendre dans la fosse, souvenons-nous que Dieu est descendu le premier à la crèche et au tombeau, et que le paralytique s'est laissé faire dans le même mouvement vers Jésus pour s'entendre dire : "Lève-toi..." "Et il s'en alla en rendant gloire à Dieu." Noël et Pâques s'embrassent en ce nouveau départ...

Bonne année 2018.

Frère Renaud

AMALEQ ET LA QUESTION DU BIEN ET DU MAL

Pour la sixième année consécutive, la communauté du monastère de Wavreumont a organisé, du 19 au 21 mai 2017, un week-end d'études juives qui a réuni une quarantaine de personnes, dont plusieurs nouveaux visages ! Cette année, Édouard ROBBERECHTS, Maître de conférences en philosophie juive (Université de la Méditerranée) a, à travers le personnage biblique d'Amaleq, approfondi notre lecture et notre compréhension des notions du bien et du mal. Les récits bibliques n'ont pas cessé de nous surprendre. Ce résumé est une relecture de ces conférences.

En Ex 17, 8-16 et en Dt 25, 17-19, nous voyons Amaleq à l'œuvre avec force et violence, et en Gn 36,12¹ il est identifié comme le petit-fils d'Ésaü. Mais, qui est ce personnage, quel esprit l'habite ? S'interroger sur Amaleq, c'est aussi s'interroger sur (le) bien et (le) mal : son origine, sa cause, ses expressions, et découvrir comment résister à la violence, ne pas l'oublier. Nous avons cherché des réponses à ces questions avec l'aide de la Torah, des midrashim et de la Cabbale.

I. Le bien et le mal : à la recherche de la faille

En-deçà de l'agir humain, le texte biblique nous fait entrevoir des *failles* dans la création, le langage, les sentiments. Elles rendent le mal possible, le facilitent, le suscitent ou incitent à sa réalisation : par exemple, je laisse la porte de ma maison ouverte et ainsi je crée une occasion propice au vol.

a) Le bien et le mal: la faille et la mise en liberté

Avec une répétition rythmique, le mot *bon* (Gn 1, *tov* en hébreu) scande *presque* chaque jour de la création. Le scénario est splendide. Toutefois, très rapidement, le mot *mal* (*ra*, en hébreu) est introduit dans le langage et l'univers bibliques (en Gn 2,9²) : *Et le YHWH-Dieu fit germer de l'humus tout arbre désirable pour la vue et bien pour le manger, et l'arbre de la vie au milieu du jardin et l'arbre de connaître bien et mal.*

Avec le mal, la création est marquée par un clivage. D'emblée, en Gn 2,16-17, Dieu donne une loi à Adam pour orienter sa vie : *Le YHWH-Dieu ordonna l'humain en disant : "De tous les arbres du jardin manger tu mangeras. Mais de l'arbre du connaître bien et mal, tu n'en mangeras pas, car au jour où tu en mangeras, mourir tu mourras"* (Gn 2, 16-17³).

Cette première *mitsvah* dans la Bible énonce, d'abord, la permission de manger de *tous* les arbres du jardin, et ensuite, elle pose une restriction, un interdit : tu ne mangeras pas de l'arbre du connaître bien et mal (Gn 2,17). Dans ces versets *bien* et *mal* sont des adjectifs : "le connaître bien, la bonne connaissance" ; ou se comprennent comme des adverbes, comme un mode de connaître : connaître *bonnement* ou *malement*. En hébreu, bien et mal ne se laissent pas conceptualiser comme des substantifs définissables et abstraits. L'hébreu n'entend pas définir le bien et le mal en soi : le glaive est à double tranchant, selon l'usage que l'on en fait !

¹ Gn 36,12 : "Élip haz, fils d'Ésaü, eut pour concubine Timna et elle lui enfanta Amaleq. Tels sont les fils d'Ada, la femme d'Ésaü" (trad. BJ, 1991).

² Traduction de WÉNIN, André, *Actualité des mythes – Relire les récits mythiques de Genèse 1-11*, CEFOC, deuxième édition revue, 2001, p. 146. Cette traduction, plus proche de l'hébreu, permet de mieux comprendre l'interprétation donnée à ces versets.

³ Idem.

En effet, comme nous le verrons un peu plus loin, l'éthique biblique ne s'identifie pas à une qualification morale d'un acte *a posteriori*, mais elle entend orienter l'agir humain *a priori* par une mise en liberté. L'interdit comporte aussi une mise en garde contre un danger qui guette sa transgression : si tu manges de cet arbre, tu mourras. L'être humain peut ne pas écouter la Voix divine, et avancer selon son gré, à sa guise, dans la faille.

Dieu invite l'être humain à prendre une route, un chemin, et à s'y engager, s'y investir. Le chemin n'est pas tracé à l'avance, il sera à inventer, à ajuster, à réajuster, à reprendre sans cesse. La marche est dynamique et comporte un coefficient d'inconnu et d'inconnaissable ; à l'instar de l'envoi d'Avram (Gn 12,1) qui découvre sa route au fur et à mesure qu'il avance. La mise en liberté élève l'être humain bien au-delà de la permission totale, ou du don total. L'interdit introduit une distance qui offre la possibilité de créer une relation, une Alliance capable d'humaniser l'humain. La vocation de l'être humain n'est pas de "dévorer" les fruits de l'arbre. Il est, avant tout, un être d'écoute de la Parole, un être de langage et en relation.

Cette mise en liberté qui invite à une marche dans l'inconnu trouve un écho dans le Psaume 1,1-2 : "Heureux l'homme qui *ne va pas...*, *ne s'arrête pas...* et *ne s'assied pas...*, *mais* qui se plaît à la loi du Seigneur et murmure sa loi jour et nuit !" Le sort de l'un et de l'autre n'est pas le même (Ps 1, 3-4) : l'un sera comme un arbre qui donne du fruit en son temps (v. 3) et l'autre, comme la bale balayée par le vent (v. 4). Mais un degré d'inconnu, d'inconnaissable, d'incertitude demeure en cours de route (v. 6) : "Car Dieu (seul) connaît le chemin des justes, mais le chemin des méchants se perdra." Ce verset exclut tout auto-jugement et tout jugement définitif sur le chemin. Il ne suffit pas de penser : j'ai médité jour et nuit la Torah, *donc* je me trouve sur le chemin des justes. Cette déduction logique n'a pas de place dans le langage et la pensée bibliques. Ceux-ci demandent une humilité et une capacité d'avancer progressivement, pas à pas, à l'instar de patriarches.

Mt, 7,13-14 reprend et représente les deux voies par les images de la porte et du chemin : "Entrez par la porte étroite. Large est la porte et spacieux le chemin qui mène à la perdition, et nombreux ceux qui s'y engagent ; combien étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la vie, et peu nombreux ceux qui le trouvent."

Revenons à notre arbre de connaître bon et mal. Dans le langage biblique, le verbe *connaître* signifie la relation intime entre un homme et une femme : Adam connut Ève, elle conçut et enfanta (Gn 4,1). Ainsi, l'interdiction de connaître bien et mal se comprend comme l'interdiction de prendre possession de la relation, de la dévorer, de se l'approprier, et dans le même mouvement, elle appelle à la *laisser être*. Car, l'autre et la relation me dépassent indéfiniment, ils sont éminemment singuliers. L'homme et la femme, dans leur relation, sont créés à l'image de Dieu (Gn 1,27).

Gn 2,16-17 vise une éthique à construire, à développer dans le temps. La révélation biblique élève au relationnel, qui fonde le rationnel dans sa capacité de formaliser l'agir humain (la morale). Avec la bonté de la création comme arrière fond (Gn 1) et l'appel divin à choisir (le) bien (Gn 2,17), l'échec de la relation se comprend comme un dérapage. Ce qui était prometteur de bon-heurt s'est tourné en mal-heurt. Le mal-heurt touche tous les hommes, de tous les temps et de tous les lieux, aussi nos vies et notre temps. Ce mal-heurt s'exprime souvent par la violence, elle provoque des contre-attaques, forge et cimente des intérêts, et noue des intrigues. La faille, au lieu d'être une mise en liberté et un appel à la responsabilité, finit par se présenter comme la "ruse" de l'histoire qui la détermine d'une manière absolue. Elle devient l'absurde qui dirige "inévitablement" la création et l'histoire. Nous y reviendrons.

b) La stratégie du serpent : la faille à quatre temps

Sur la scène bucolique du jardin d'Éden émerge un animal qui se met à parler (Gn 3,1). Il parle à Ève, comme Dieu avait parlé à Adam en lui donnant une loi pour orienter sa vie (Gn 2, 16-17). Dans un dialogue avec elle, le serpent s'en prend aux paroles divines, et met en œuvre une stratégie en quatre temps pour déconstruire son message éthique. D'abord, il sème le doute sur la parole divine et déstabilise le cœur d'Ève (Gn 3,1) : "Dieu a-t-il *vraiment* dit... ?" Es-tu vraiment *sûre* que Dieu a dit cela, n'aurait-il pas dit *autre* chose ? Le serpent fait vaciller la confiance simple qu'Ève pouvait avoir dans la loi divine. Ensuite, il profite de la faille du doute pour inverser subtilement la permission et l'interdit de la loi. Il dit : "Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin" (Gn 3,1), là où Dieu avait dit : de tout arbre du jardin tu mangeras, mais de l'arbre de connaître bien ou mal, tu n'en mangeras pas" (Gn 2, 16-17). Ce qui dans le langage de Dieu est un "tout est permis – avec un interdit" devient dans la bouche du serpent un "pas tout", le don total est effacé, n'existe plus. De plus, du "pas tout", il est facile de glisser vers "rien du tout", ce qui revient à dire : tu ne mangeras d'aucun arbre du jardin. Devenue un interdit absolu, la loi divine est vidée de sa substance. Dans un troisième temps, le serpent s'en prend à l'avertissement divin : si tu manges de cet arbre, tu mourras. Il le contredit en disant : vous ne mourrez pas (Gn 3,4). Il fait de Dieu un menteur. Et finalement, comme un grammairien subtil mais pernicieux, il transforme les adjectifs/adverbes *bon* et *mal* (cf. Gn 2, 9.17) en substantifs : la connaissance du bon et du mauvais (Gn 3,5). Substantivés, bon et mal deviennent définissables, détectables, désignables : c'est ça, c'est comme ça, c'est lui, c'est elle. La chasse au bouc émissaire est ouverte, le méchant loup sera trouvé et puni. L'homme devient le juge de son frère. L'univers éthique ouvert en Gn 2, 16-17 qui invitait à découvrir le bonheur (avec la possibilité d'un malheur) sur un chemin de créativité, d'inventivité, se transforme ici en un monde fermé. La morale se laisse définir par un *a priori*, le relationnel ne fonde plus le rationnel, celui-ci trouve son fondement en lui-même. Cette vision intellectuelle de la morale est étrangère à l'expérience éthique propre à la Bible.

Conclusion : Le serpent a semé le doute, une faille, dans le cœur d'Ève. Il en profite pour s'y infiltrer et avancer dans ses manœuvres. Il vide la loi divine en inversant le permis et l'interdit, il contredit l'avertissement divin et fait de Dieu un menteur. Et finalement, il fait des adjectifs/adverbes *bon* et *mal* des concepts rationnels dépourvus de leur enracinement relationnel et de l'expérience. Ainsi, il nous a fait croire que la vie éthique n'est plus une marche sur la route, mais une connaissance à suivre, de l'ordre d'une idéologie.

c) La faille dans la création comme blocage ou refus d'avancer

– La création du deuxième et du troisième jour : le refus d'un processus

Dans le premier récit de la création, Dieu apprécie son travail journalier en disant : "Que bon !" (*ki tov* en hébreu), et le sixième jour il le trouve "très bon !" (*tov meod*)." Toutefois, son appréciation ne scande pas *si* systématiquement son œuvre qu'on le croyait, il y a des omissions et des déplacements significatifs.

Le premier jour, Dieu crée par sa parole la lumière, et il la trouve bonne. Il sépare la lumière des ténèbres, et les nomme ainsi. Mais des deux entités ainsi formées, Dieu ne dit pas qu'elles sont bonnes. La lumière et les ténèbres deviennent un soir et un matin pour former : "jour un". Nous avons la séquence : création – bon – séparation en deux unités – nomination – jour un.

Le deuxième jour, Dieu crée le firmament et sépare les eaux d'en-bas des eaux d'en-haut (Gn 1, 6-7), il nomme le firmament "ciel". Ici, il ne se prononce sur ses actes: créer, faire, séparer (Gn 1, 6-8). Le récit nous met en suspens : qu'en est-t-il du deuxième jour ? La création du deuxième jour n'est-elle pas bonne, ou inachevée, ou autre chose ? Comme au premier jour, la séparation ne donne pas lieu à une appréciation. Pourquoi ? La séparation en elle-même est, en quelque sorte, un acte inaccompli, elle doit conduire à une ouverture, une mise en relation, une unité.

En Gn 1, 9-10, Dieu poursuit son œuvre avec les eaux qui sont sous le ciel : elles s'accumulent pour faire apparaître la terre et la mer, et "Dieu vit que cela était bon". Mais cela ne donne pas lieu à un nouveau jour. Dieu continue son œuvre de création (Gn 1, 11-13) : il crée la verdure, les herbes et les arbres fruitiers qui portent leur semence selon leur espèce. Avec les végétaux, la création reçoit son autonomie, elle devient une autocréation. Désormais, la création existe par et en elle-même, et les arbres assurent une relation entre le ciel et la terre : "Dieu vit que cela était bon", nous sommes au troisième jour.

Autocréatrice, la création porte en elle le temps, l'espace et la capacité d'une altérité : elle fait émerger du nouveau et du différent dans le monde. Dans le récit biblique, la création n'est pas une extension de la divinité – ce qui serait un panthéisme –, elle n'est pas écrasée par la présence divine, Dieu ne la retient pas pour lui, il ne l'enferme pas. La séparation et la distance entre le Créateur et la créature sont la *condition sine qua non* de l'Alliance, de la relation et de l'altérité.

En Gn 1, 6-10, la faille peut devenir un blocage, un refus de progresser, d'entrer en relation avec l'autre, l'Autre. Mais, au contraire, elle peut aussi devenir le tremplin vers une plénitude d'être, ouvrant à l'altérité, à la nouveauté, aux différences.

Au niveau anthropologique, la faille du deuxième jour se traduit ainsi : le narcissisme, bien que constitutif de la personne humaine, peut s'enfermer dans une autosuffisance et refuser de passer à une vie en relation, d'entrer dans un processus de nouveauté qui donne naissance à l'épanouissement et à la plénitude de la personne.

– Le sixième et le septième jour : l'absurde entre nos mains

Le sixième jour, "Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon !" (Gn 1,31). Mais, sur quoi Dieu se prononce-t-il : sur tout son travail accompli pendant les six jours passés, ou aussi sur son achèvement le septième jour (Gn 2,2) avec ce qui reste à parfaire par l'être humain (Gn 2,3 *laasot*) ? Nous avons retenu la seconde option. Dieu s'exprimerait sur toute l'histoire humaine à venir, et vécue dans l'Alliance rendue possible par le retrait divin le jour du shabbat (Gn 2,2b). Dieu ne s'impose pas, il est en relation.

Le texte biblique nous apprend, bien vite, que la création est marquée par la potentialité de la mort (Gn 2,17), et que l'histoire humaine en fera l'expérience (Gn 3,7). Dès lors, "le très bon" embrasserait-il aussi la mort ? Pour certains rabbins, nos efforts, nos échecs, nos morts sont bons, mais appelés à un dépassement. Selon eux, Dieu invite l'être humain à ne pas se satisfaire du "bon" des six jours, mais à aller vers le "très bon". Sans la dénier, la relation refuse de se soumettre à la mort, elle va au-delà d'elle. Loin de faire de la faille l'absurde, voire la "ruse" de l'histoire, elle est ici un appel à la responsabilité, à un continu dépassement sur une route à découvrir. Nous devons et pouvons relever le défi lancé par la

faille et donner raison à Dieu d'avoir créé le monde et l'être humain, tels qu'ils sont. Car l'Infini traverse et soutient nos désirs, il les pousse à aller plus loin et à advenir à eux-mêmes.

d) La faille dans l'écho de la vallée : la tour de Babel et l'angoisse de l'exil

Selon le texte biblique, la recherche d'une unité de langage, ou d'un projet unitaire n'est pas mauvaise en soi, Dieu ne la condamne pas (Gn 11,1). Elle le devient quand le projet totalitaire coiffe l'ensemble: le toit et la maison appartiennent à l'être humain (Gn 11,4) qui se coupe de la Transcendance. Il se fait un nom, s'approprie un nom (Gn 11,4), de peur de se disperser, de faire l'expérience de l'exil (Gn 11,4). Le projet totalitaire cache l'angoisse de faire l'expérience des limites comme points de rencontre. Il cache l'angoisse de construire l'unité à partir de la multiplicité. Alors, Dieu prend l'initiative : il brouille les langues, disperse les humains sur la surface de la terre (Gn 11,9).

Conclusion : La création est traversée par des failles diverses et multiples : la mise en liberté et la possession, la maîtrise de la relation, le langage, l'enfermement, l'autosatisfaction, le refus, l'angoisse. Mais elles sont toujours une interpellation pressante pour : avancer, s'ouvrir, accueillir l'inconnu, marcher, découvrir et entrer en relation avec l'autre, l'Autre. La faille nous apprend à laisser être la relation comme un lieu de rencontre et de surprise, à l'instar d'Abraham et de Moïse.

II. Amaleq : qui es-tu ? De la faille du doute vers la division du Nom divin

a) Une mise à l'épreuve ratée : une faille et une double interrogation (Ex 17, 8-16⁴)

Dans sa marche dans le désert, le peuple hébreu a déjà fait l'expérience de la providence divine qui pourvoit à ses besoins vitaux (Ex 16, 8.12-13). Pourtant, malgré cette expérience fondatrice – qui devait servir d'exemple et de pédagogie – la confiance en Dieu n'habite pas encore son cœur. Cette faille s'ouvrira à l'heure d'une nouvelle épreuve.

Dans le désert de Rephidim, le peuple a soif (Ex 17,3) et ne trouve pas d'eau (Ex 17,1). Il crie vers Moïse pour qu'il lui donne à boire : "Donnez-nous de l'eau à boire" (Ex 17,2). La demande, formulée au pluriel, s'adresse-t-elle seulement à Moïse, ou aussi à Dieu, ou aux deux ensembles ? Désespéré, le peuple ne sait plus à qui s'adresser : d'où viendra son secours ? Il ne sait plus qui lui avait donné la manne dans le désert (Ex 16) et semble confondre Dieu avec Moïse. Il s'en prend à Moïse : pourquoi nous a-t-il fait sortir d'Égypte s'il n'est pas capable de pourvoir à nos besoins dans ce désert ? Serait-ce "pour me laisser mourir de soif, moi, mes fils et mes troupeaux ?" Il s'en prend à Dieu par une double mise à l'épreuve : en demandant de l'eau pour boire et en s'interrogeant : "Dieu, est-il au milieu de nous, oui ou non ?"

Ex 17, 8-16 : Les Amalécites survinrent et combattirent contre Israël à Rephidim. Moïse dit alors à Josué : ⁴ "Choisis-toi des hommes et demain, sors combattre Amaleq ; moi, je me tiendrai au sommet de la colline, le bâton de Dieu à la main." Josué fit ce que lui avait dit Moïse, il sortit pour combattre Amaleq, et Moïse, Aaron et Hur montèrent au sommet de la colline. Lorsque Moïse tenait ses mains levées, Israël l'emportait, et quand il les laissait retomber, Amaleq l'emportait. Comme les mains de Moïse s'alourdissaient, ils prirent une pierre et la mirent sous lui. Il s'assit dessus tandis qu'Aaron et Hur lui soutenaient les mains, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Ainsi ses mains restèrent-elles fermes jusqu'au coucher du soleil. Josué défit Amaleq et son peuple au fil de l'épée. YHWH dit alors à Moïse : "Écris cela dans un livre pour en garder le souvenir, et déclare à Josué que j'effacerai la mémoire d'Amaleq de dessous les cieux." Puis Moïse bâtit un autel qu'il nomma YHWH-Nissi car, dit-il : La bannière de YHWH en main ! YHWH est en guerre contre Amaleq de génération en génération.

Moïse comprend qu'il faut remédier en urgence à cette situation, il intercède auprès de Dieu : "Que dois-je faire pour ce peuple? Encore un peu et ils vont me lapider" (Ex 17,4). Dieu lui donne un plan d'action (Ex 17, 5-6) : marcher en tête, rassembler quelques anciens, prendre son bâton. Dieu se trouvera devant Moïse sur le rocher, qu'il doit frapper avec son bâton, l'eau en sortira et le peuple pourra boire. Dans le *Mekhilta*, rabbi Yishmael commente le verset "je vais me tenir devant toi, là, sur le rocher" (Ex 17,6) et explique : "Là où tu trouves les traces de l'être humain, là je me trouve devant toi". Le divin dans les pas, dans les traces de l'humain. Là où l'humain est passé, là on reçoit le divin. Dieu est sensible, il est présent à tout ce qui est humain, rien de ce qui est humain ne lui est étranger ou ne lui échappe ! L'action humaine rencontre l'action divine ! Dans le désert, le peuple apprend à vivre dans l'alternance de la présence et de l'absence de Dieu, à découvrir sa présence dans l'absence et son absence dans la présence.

Les noms des lieux portent la mémoire de la faille du doute : Massa et Mériba, épreuve et querelle (Ex 17,7), comme un avertissement pour les générations à venir. Mais cette faille a des conséquences plus graves encore avec l'attaque d'Amaleq.

b) Amaleq : de la faille du doute vers la force gratuite et absolue

Sans transition, de manière abrupte, le récit passe de l'épreuve à l'attaque d'Amaleq (Ex 17,8). Pourquoi⁵ Amaleq attaque-t-il un peuple affaibli par quatre cents ans l'esclavage et qui vient de sortir d'Égypte, un peuple de passage, sans terre, sans beaucoup de moyens économiques, militaires ou politiques ? Le texte ne donne aucun motif, aucune raison ou justification.

Moïse a compris l'enjeu : il faut répondre aux armes par les armes, sans toutefois se positionner uniquement sur les zones de la violence. Il organise le combat à deux niveaux : la lutte armée dans la plaine avec Josué, et la prière au sommet de la colline où se trouvent Moïse, Aaron et Hour (Ex 17, 9-10). L'enjeu est de faire descendre la Transcendance vers Amaleq. Josué emporte la victoire sur Amaleq (Ex 17,13). Comment le texte biblique nous présente-t-il Amaleq ?

c) Qui est Amaleq ? L'homme révolté contre Dieu et sa voix dans l'histoire (Dt 25, 17-19⁶)

L'attaque d'Amaleq n'est pas un accident *de* ou *dans* l'histoire. Dieu exhorte Israël à se souvenir de ce qu'Amaleq lui a fait (Dt 25,17) : de son attaque gratuite (Ex 17,8), pernicieuse et cynique (Dt 25,18) : "...il te rencontra sur le chemin et coupa la retraite à tous les éclopés de chez toi à l'arrière, alors que tu étais las et fatigué." Il demande de se souvenir aussi qu'Amaleq ne craint pas Dieu (Dt 25,18). En attaquant le peuple héritier de la promesse en route vers sa terre, Amaleq veut empêcher, faire obstacle à la réalisation du plan divin.

Amaleq exalte la force pour la force, la force pure. Pour lui, l'histoire est une affaire de forces aveugles et impersonnelles qui dirigent l'univers. Les êtres humains en sont des marionnettes, sans résistance, sans identité, sans singularité.

⁵ Certains auteurs cherchent une explication dans l'héritage auquel Amaleq pouvait prétendre comme petit-fils d'Ésaü (Gn 36,12).

Dt 25, 17-19 : "Rappelle-toi ce que t'a fait Amaleq quand vous étiez en chemin à votre sortie d'Égypte. Il vint à ⁶ ta rencontre sur le chemin et, par derrière, après ton passage, il attaqua les éclopés ; quand tu étais las et exténué, il n'eut pas crainte de Dieu. Lorsque YHWH ton Dieu t'aura établi à l'abri de tous tes ennemis alentour, au pays que YHWH ton Dieu te donne en héritage pour le posséder, tu effaceras le souvenir d'Amaleq de dessous les cieux. N'oublie pas !" (trad. BJ 1991)

La Voix de la Transcendance est sans cesse accaparée et réduite à rien. Sa Parole est sans solidité, et son passage sans importance. Stupide et naïf celui qui construit la vie sur elle ! Amaleq incarne une force qui défie la Transcendance et la met à mort. Il s'empare des signes de Dieu pour se moquer de lui et du "divin dans le monde" : vous le voyez bien, Dieu ne protège pas son peuple, l'Alliance est inefficace, Dieu n'est pas dans l'histoire ; pour finir par dire : Dieu n'est pas, tout cela est une invention humaine !

Dans cet univers psychique et spirituel, le langage n'a pas de consistance, il n'exprime pas un réel. Les mots sont vides, un souffle, une buée. L'éthique est douteuse, sans valeur véritable, objet de soupçon et de suspicion. Elle n'est pas une force qui humanise l'histoire. Le cynisme et le sarcasme s'imposent et finiront par être gagnants. La violence comporte un degré de jouissance mortifère. La vie est une affaire de jouissance immédiate, dans une logique de jouir toujours plus qui finit par liquéfier la personne. Ces jouissances risquent de disperser et rendre méconnaissables les désirs profonds qui habitent le cœur de l'homme. La présence à soi assidue ne construit pas l'histoire des êtres humains.

Certes, l'éthique relationnelle est traversée par une faille qui la constitue : celle de la non-possession. Elle ne veut et ne peut prétendre à la réciprocité. Le risque de la non-réciprocité, de la non-réponse, du refus, du rejet est toujours présent. Toutefois, l'éthique de la relation, comme appel divin, invite à dépasser les échecs, les déceptions, les angoisses, sans remettre en question son fondement et son essence même : la non-possession. *Car fort comme la Mort est l'Amour* (Ct 8,6), ou du bon vers le très bon.

d) Amaleq comme l'anti-Nom

En attaquant le peuple d'Israël, Amaleq s'oppose à la souveraineté divine et à la venue de son Royaume sur terre⁷. Il veut mettre sa main sur le trône⁸ : "...une main s'est levée contre le trône de YHWH" (Ex 17,16). Le Nom de Dieu est divisé (YH au lieu de YHWH) et en attente de son unification, celle-ci est livrée entre les mains de l'être humain.

e) Écrire, se souvenir et le rite

Par l'écrit et sa transmission (Ex 17, 14), la mémoire de l'attaque d'Amaleq (Dt 25,17-18) peut rester alerte. Dans le rite (Ex 17,15) – Moïse construit un autel – le souvenir recevra son véritable sens. De génération en génération, il fait mémoire du passé, qu'il articule dans le présent, pour faire l'avenir.

Mais, le souvenir et le rite, que doivent-ils actualiser ? L'attaque d'Amaleq, les stratégies mises en œuvre par Moïse, la victoire sur Amaleq ? Au-delà des faits historiques, le souvenir et le rite nous rappellent qu'il y avait une faille dans l'Alliance. Amaleq a profité du doute et s'y est enfoncé pour faire tourner sa machine. Ils nous rappellent que la faille est entre nos mains, qu'elle est prometteuse du bien, et ne peut pas être livrée à l'absurde. Et surtout, il nous renvoie à la Voix divine qui ne cesse d'interpeller la conscience humaine, et qui la pousse à éviter le mal et à faire le bien (cf. Ps 34,15 ; 36,27). Juifs et chrétiens se retrouvent dans les paroles de Vatican II⁹ sur la Dignité de la conscience morale :

⁷ Cf. Mt 11,12 : "Depuis les jours de Jean le Baptiste jusqu'à présent, le Royaume des cieux est assailli avec violence; ce sont des violents qui l'arrachent."

⁸ En hébreu, l'orthographe du mot trône est défectueuse, le *alef* du *kisé* manque, nous trouvons: *kes*

⁹ DENZINGER, *Symboles et Définitions de la Foi catholique, Concile Vatican II : Constitution Pastorale Gaudium et Spes : l'Église dans le monde*, n° 16, Paris, Cerf, 2001, p. 918, n° 4316.

"Au fond de sa conscience, l'homme découvre une loi, qu'il ne se donne pas à lui-même, mais à laquelle il doit obéir, et dont la voix, qui l'appelle sans cesse à aimer et à faire le bien et à éviter le mal, résonne, lorsqu'il le faut à l'ouïe intérieure : "Fais ceci, évite cela." Car l'homme porte inscrite dans son cœur par Dieu une loi qui, s'il lui obéit, lui procure sa dignité, et selon laquelle lui-même sera jugé ; la conscience est le centre le plus secret de l'homme et le sanctuaire où il est seul avec Dieu dont la voix se fait entendre dans ce lieu le plus intime."

f) Le combat jusqu'à sa victoire

Amaleq incarne des forces destructrices qui touchent Dieu-même et son plan dans l'histoire. Dieu promet d'agir et s'engage : "J'effacerai complètement la mémoire d'Amaleq de dessous le ciel" (Ex, 17,14) et "... de génération en génération Dieu est en guerre contre Amaleq" (Ex 17,16). Mais, comment Dieu peut-il effacer ce que l'écrit fonde comme le combat contre Amaleq ?

En Dt 25, 19, Dieu semble se contredire : quand le peuple d'Israël sera sur sa terre, Dieu lui demande d'effacer la mémoire d'Amaleq de dessous les cieux et de ne pas l'oublier. Qui va effacer la mémoire : le peuple d'Israël, ou Dieu, ou les deux ensemble ; au même moment ou à des moments différés ? Pourquoi un double effacement : par Dieu et par le peuple d'Israël ? Ces questions suscitent de multiples réponses, j'en signale une.

Dieu projette une fin à une histoire de combat et de guerre contre Amaleq, c'est-à-dire contre les forces du mal que ce personnage symbolise : les forces du mal seront vaincues. À ce moment, énigmatique, il ne faudra plus s'en souvenir, car ce serait méconnaître la victoire divine sur ces puissances.

Dans l'attente de ce moment, le combat contre Amaleq se poursuit, de génération en génération. Les failles inscrites dans la création, insufflées dans le langage et les sentiments, nous guettent. L'éthique est fragile. Mais elle ne cesse d'interpeller et de crier : *Car fort comme la Mort est l'Amour* (Ct 8,6), du bon vers le très bon.

Mot de la fin : Cette session avait quelque chose de bouleversant : les failles qui s'offrent à notre liberté – pour le meilleur et pour le pire – et l'appel pressant du divin de ne pas les livrer à l'absurde ; la noble faiblesse de l'éthique de non-possession qui, dans sa non-réciprocité, donne toute la grandeur à la dignité de la personne humaine. Nous avons suivi avec beaucoup d'attention comment le récit biblique nous rend l'esprit d'Amaleq audible, et comment cet esprit résonne et résonnera dans l'histoire jusqu'à son effacement. Un grand merci, Édouard, pour ce langage de discernement, qui donne force, courage et assurance dans le combat.

Lutgarde Verbouwe

Le prochain week-end d'études juives, qui aura lieu à Wavreumont du 25 mai à 18 heures au 27 à 16 heures, aura pour thème : Le pardon.

Participation : 100 €.

Infos et inscriptions : 080 280 371 ou accueil@wavreumont.be

CE QUE LA RÈGLE DE BENOÎT ME DONNE À VIVRE

Il est vrai que la règle de Benoît a été élaborée pour des gens vivant en communauté. Beaucoup de passages que j'appellerais "organisationnels" (organisation des offices pour chanter le psautier sur une semaine, horaires selon les saisons, distribution des services... liste non-exhaustive) demandent donc une relecture pour retrouver, derrière les pratiques, les valeurs, les fruits que leur organisation recherche.

Au début de mon engagement d'oblat, début des années 90, pendant quelques années, j'avais essayé de pratiquer une adaptation des offices de laudes et de vêpres. Je me suis assez vite rendu compte qu'elle était difficile à caser dans mes journées et soirées plutôt remplies et que je goûtais peu aux psaumes à les "enfiler" en un temps donné, un peu comme une tâche supplémentaire à accomplir.

Au fond, je pense que la fonction des offices en communauté, c'est de marquer dans l'organisation même que l'on est au monastère "pour qu'en toutes choses Dieu soit glorifié" et que cela vaut bien de scander ainsi la journée en interrompant les autres activités.

Dans un style de vie bien moins réglé et régulier, je me suis dit que l'important était de structurer une journée à la fois et d'y inclure, plutôt qu'une forme d'office, un long ou quelques courts moments de Lectio, relisant parfois l'un ou l'autre psaume, mais aussi, pourquoi pas, les lectures d'une célébration à préparer. Il me semble qu'une homélie est intéressante si elle contient une étape de concentration sur quelques mots ou passages à expliquer, puis un moment où je me demande ce que cette parole m'invite à vivre et, enfin, la réponse que je peux (nous pouvons) donner à cette invitation dans la vie d'aujourd'hui.

Dans la famille "Vivre et Aimer" (ex Mariage Encounter), nous débutons toute réunion par dix minutes d'écriture dans son cahier personnel : en écrivant dans un cahier personnel pour l'autre ou les autres les ressentis du moment ou des jours précédents qui peuvent mettre en joie ou inversement parasiter la communication (s'il s'agit de peur, de tristesse ou de colère que l'on traverse). C'est en "m'écrivant à moi-même" dans ce cahier que je dresse ainsi mes journées en analysant ce que je vais y faire, les rendez-vous que je vais avoir, les rencontres, les tâches à accomplir et ... le ou les temps de Lectio et la manière dont Dieu y pourra être glorifié par le fait qu'ils servent la croissance des personnes, qu'ils sont des services rendus ou des moments d'accueil avec le souci de la croissance et de l'autonomie des autres, ce qui fait des relations réussies et fécondes.

J'essaie aussi de planifier le temps que je vais donner à chacune de ces choses et j'essaie de m'y tenir en marquant un vrai commencement et une vraie fin (ce qui m'aide à éviter de papillonner en y introduisant des interruptions pour vite faire ceci ou cela, c'est d'avoir ce que j'appelle mon "carnet de distractions" ou je note simplement quelque chose que je ne devrai pas oublier de faire ou une idée qu'il sera intéressant de creuser... mais qui peut bien attendre que j'aie vraiment donné le temps prévu à une occupation précise).

Ce qui me plaît beaucoup dans l'esprit de la règle, c'est que c'est la vie quotidienne avec ses contraintes et ses détente ou ses loisirs (importants aussi) qui est le "matériau" de la vie spirituelle et pas seulement les temps ou les activités que l'on dit religieuses.

Je pense que c'est très évangélique dans la mesure où j'ai l'impression que Jésus a proposé une manière de vivre en paix avec Dieu et avec les autres libérée de la religion qui comportait des

pratiques pour se concilier Dieu avec des intermédiaires qui se présentaient (et se présentent encore parfois...) comme des concessionnaires patentés de la grâce.

L'évangile se joue d'abord dans un rapport aux autres considérés comme le Christ (selon les mots de Benoît à propos des hôtes), considérés dans leur condition de "bien-aimés" de Dieu, c'est d'abord là que se vit le rapport avec Dieu.

C'est le souci du "vivre ensemble" qui ne se limite évidemment pas, même pour les frères, à la communauté (je ne pense pas qu'il puisse exister de monastère sans "hôtellerie"), mais pour celles et ceux qui ne vivent pas au monastère, cela concerne toute personne rencontrée, que ce soit occasionnellement ou dans des relations plus régulières.

Cela, dans des relations "égalitaires" dans lesquelles nous n'avons pas une position de responsabilité ou dans celles où nous avons une responsabilité et alors nous rejoignons les passages qui concernent l'abbé et aussi quelque part le cellérier.

Il s'agit, en tous cas, fondamentalement de pratiquer l'écoute. Et j'aime bien que Wil Derkse (dans son livre "Pour une convivialité retrouvée") parle d'*ausculter* les personnes et les situations (et même les personnes en situation), prendre le temps de découvrir les personnes dans leurs faiblesses (dans une situation donnée ou faiblesses plus durables et plus larges) et dans leurs forces, talents, richesses. Cette auscultation rendra la convivence réaliste et féconde.

Toute relation devrait permettre à chacune et chacun de faire naître ou renaître ou cultiver le meilleur de ce qu'il ou elle peut devenir ou apporter. Dans mon métier d'éducateur, depuis longtemps, et cela s'est accentué quand j'ai approfondi la règle de Benoît, j'évitais de sanctionner négativement ou de "punir". Je visais, plutôt, des tâches réparatrices qui donnaient à l'autre de percevoir qu'il était capable de mieux.

M'inspire aussi, dans la règle, la question de la gestion des besoins. Benoît en parle, par exemple à propos de la nourriture et aussi dans la manière dont le cellérier doit répondre aux demandes des frères ou sœurs. Ou encore dans les "efforts" de Carême. Il s'agit chaque fois d'analyser ses besoins pour recevoir selon ses besoins (pas forcément matériels, d'ailleurs, lorsqu'il s'agit des malades Benoît indique que l'on prendra d'eux un soin particulier... mais qu'eux-mêmes s'efforceront de ne pas peser plus que nécessaire... il en va donc, ici, plutôt de besoins affectifs). Chacune et chacun selon ses besoins, donc, mais s'il est possible de se contenter de moins... c'est mieux. Ce qui ne doit pas se traduire en compétition ou en jugement porté sur les besoins des autres. Il ne s'agit pas de s'enorgueillir de ses capacités. Cela rejoint la préoccupation assez actuelle de "simplicité de vie", pas seulement pour éviter que le 2 août on ait consommé les ressources d'une année et qu'on devra vivre "à crédit" pendant quatre mois. Mais aussi parce que "vivre simplement" permettrait à d'autres de "simplement vivre" (selon l'expression de Gandhi). Vivre simplement ou plus pauvrement doit permettre le partage. Et le partage (une certaine mise en commun) permettra à son tour de moins consommer et partager encore davantage.

Voilà, tout simplement, quelques manières de vivre selon l'inspiration de Benoît dans ma vie d'aujourd'hui. Comme je l'ai dit, cela demande des relectures régulières pour l'adapter aux circonstances. Il s'agit de bien "ausculter" les situations contemporaines pour percevoir ce à quoi je, nous, pouvons être appelés aujourd'hui.

Marc Gautier

D'AUTRES INVITATIONS

Dans la *Lettre de Wavreumont* précédente, vous avez reçu le programme des activités que nous vous proposons pour l'année 2018. Vous pouvez y ajouter deux invitations (dont une double !):

** Du jeudi 19 juillet à 18h00 au dimanche 22 juillet à 16h00*

Session ouverte à tous

Qu'est-ce qu'on attend ? Comment construire un monde nouveau ?

Cette session s'adresse à tous ceux et toutes celles que les films "En quête de sens", "Demain" ou "Qu'est-ce qu'on attend ?" ont touchés et qui cherchent des alternatives aux modes de vie actuels. Nous souhaiterions partager nos rêves, nos projets, nos idées et nos réalisations, pour nous motiver mutuellement. Ces échanges seront éclairés par l'apport de "chercheurs de sens" aux niveaux anthropologique, spirituel, philosophique, théologique, écologique et économique. Alors qu'est-ce qu'on attend ?

Animation : Frère Simon Pierre Arnold, o.s.b., moine de Wavreumont vivant au Pérou, Olivier Philippart de Foy, philosophe et directeur d'un centre pour personnes handicapées, ainsi que plusieurs invités.

** Du vendredi 28 septembre à 18h00 au dimanche 30 septembre à 16h00*

** Du vendredi 23 novembre à 18h00 au dimanche 25 novembre à 16h00*

Week-end de réflexion et de partage

Un chemin de résilience

Vous avez tout fait à la perfection, vous avez acquis de nombreuses compétences et relevé de multiples défis, vous avez suivi le chemin à suivre et vous vous êtes soumis aux diverses formes d'évaluation et d'objectivation. Tout devrait aller pour le mieux dans un monde parfait, et pourtant, vous êtes fatigués, déçus ou tristes. Il y a comme un petit quelque chose qui s'est détraqué entre vous et le monde. Le monde lui-même ne va pas si bien ... Vous êtes-vous déjà demandé si la tentative de solution ne faisait pas le problème ? Et si on arrêta cette course aux compétences et à la rentabilité de soi, des autres et du monde ? Et si on en revenait à la vulnérabilité et à la solidarité ? Et si on recommençait tout à partir de la relation ?

Intéressés ? Venez vous poser ces questions avec nous. Venez réécouter avec nous ce qu'une anthropologie de l'appel nous dit de la vie, du monde, et des êtres vivants qui le peuplent. On ne peut espérer œuvrer à l'avènement d'un monde plus lumineux sans se changer soi-même.

Animation : Olivier Philippart de Foy, philosophe et directeur d'un centre pour personnes handicapées, et Olivier Kupper, éducateur et musicien

P.A.F. : 85 €.

CHRONIQUE

Nous ouvrons le mois d'octobre en prolongeant la réflexion commencée en communauté sur l'humilité au chapitre 7 de la Règle de saint Benoît avec les membres de notre oblature. Intéressant de voir les connivences entre les deux groupes, ainsi que l'enrichissement des différents points de vue.

Le 3 octobre, nous apprenons la mort de notre voisin Josy Bodson. Il fut un homme de rencontres, aimant créer des ponts entre les générations, notamment dans le cadre de la présidence de la jeunesse de Masta. Nous lui rendons hommage par une veillée de prière dans notre église.

Frère Luc se rend à l'Abbaye de Pradines pour la session du DIM sur la mystique du P. Monchanin.

Les 26 et 27 octobre, frère François nous représente à Clerlande pour les funérailles de nos frères Barnabé et Dieudonné. Il y retourne le 29 avec frère Hubert pour célébrer le cinquantenaire de cette communauté.

Nous perdons également une vieille amie de Wavreumont en la personne de Mademoiselle Liliane Simon qui a assuré pendant de longues années la catéchèse des enfants lors de nos messes dominicales.

Au Pérou, Anne-Marie Mambourg doit quitter Chucuito pour raison de santé. Elle continuera sa vie au service de la famille bénédictine à Ñaña.

Sous la houlette de frère Paul, quinze tonnes de craie sont déchargées d'un camion transporteur grand format. Les chauffeurs de ces monstres sont toujours émerveillés de découvrir notre petite entreprise qui avec ses modestes moyens résiste dans le monde sans pitié du contexte économique actuel, tel un petit village gaulois que vous connaissez bien...

Voilà déjà un bon moment que Madame Gillot n'habite plus dans la ferme située entre le monastère et le refuge. Elle réside aujourd'hui dans la maison du Pré Messire à Stavelot. Frère Marc et frère Luc la visitent régulièrement. Nous réfléchissons à une rénovation par étapes de ce bâtiment désormais inoccupé, mais qui pourrait trouver un nouveau rôle dans l'un ou l'autre futur projet.

Début novembre, nous faisons un recyclage avec l'abbé Thierry Tilquin sur l'évangélisation dans le monde d'aujourd'hui.

Le 12 novembre, plusieurs frères participent au concert donné à Eupen au centre culturel Heidberg en l'honneur des 80 ans de Walter Meessen, notre professeur de chant depuis 25 ans et ancien chanteur d'opéra. Amitié et émotions sont au rendez-vous.

Madame Arnold s'est éteinte à l'âge de 98 ans après une vie pleine et riche. Nous entourons notre frère Simon Pierre et sa famille lors de l'eucharistie d'adieu à l'église de Woluwé-Saint-Pierre, paroisse de l'abbé Philippe Mawet.

Le 3 décembre, nous vivons un beau concert de duos baroques italiens, avant d'entrer dans notre semaine de retraite communautaire. Cette année, nous avons choisi un produit local pour

l'animer : Monsieur le doyen de Malmedy, Henri Bastin, nous fait revisiter la vie de saint François d'Assise et de ses "lépreux"...

Le 9 décembre, nous visitons l'exposition sur le nombre d'or à l'ancienne Abbaye de Stavelot.

Frère Beto nous représente aux funérailles de frère Frédéric à Clerlande.

Frère Renaud se rend le 17 décembre à la bénédiction de frère Damien comme abbé de Scourmont à Chimay.

Frère Jean-Albert fait un transport extraordinaire de lits reçus de Spa-Nivezé en faveur du Congo.

Le 23 décembre, la famille Devos-Reyes anime le théâtre de Noël pour les enfants de la région.

Pour la nuit de Noël, Marie-Pierre Polis nous prépare un montage poétique sur l'Incarnation.